

1. Sacrifice, sacrifier, vocabulaire dans les évangiles

Nous entendons beaucoup parler du ‘sacrifice du Christ’, le mot ‘sacrifice’ est un maître-mot de la liturgie chrétienne. Qu’en est-il de la présence de ces mots, verbe et substantif, dans les évangiles ?

Sacrifice

Le mot θυσία ‘sacrifice’ est très rare dans les évangiles. On voit le mot 2 fois chez Matthieu, une seule fois chez Marc, 2 fois dans Luc, et jamais dans Jean.

Chez Matthieu, c’est pour citer deux fois Osée « C’est la compassion que je veux et non le sacrifice ».

Chez Marc, c’est pour commenter les deux grands commandements de l’amour, en disant qu’ils valent mieux que tous les holocaustes et tous les sacrifices.

Chez Luc, c’est le mot qui désigne l’offrande d’oiseaux à la circoncision de Jésus, puis la mention que Pilate a tué des juifs en mélangeant leur sang à celui de leurs sacrifices.

Donc on peut voir que, dans les évangiles, le mot ne commente pas l’œuvre de Jésus. Ce qu’il désigne n’est pas connoté positivement, il y a bien mieux à vivre que de faire des sacrifices.

Sacrifier

Le verbe θύω ‘sacrifier’ est rare également. On le trouve une seule fois chez Matthieu et Marc, 4 fois chez Luc dont trois dans la parabole du père et des deux fils, et une fois chez Jean.

Chez Matthieu, c’est dans la parabole des invités à la noce, ch22. Le maître fait dire aux invités que les bêtes sont sacrifiées pour le festin.

Chez Luc, c’est le même sens dans la parabole citée, le père fait sacrifier le veau gras pour la fête, et le fils aîné s’en indigne. Puis, au début de la Passion, Luc mentionne qu’arrive la fête où il faut ‘sacrifier’ la Pâque.

Chez Marc, c’est exactement comme cette dernière occurrence de Luc.

Chez Jean enfin, ‘sacrifier’ est connoté très négativement puisque c’est l’œuvre du voleur (par opposition au bon berger) qui vole, sacrifie et perd.

On ne peut donc pas dire que ce verbe soit utilisé pour décrire l’œuvre de Jésus. Toutefois on peut essayer de creuser le lien qui est fait avec la Pâque juive.

Autre vocabulaire

Il y a un vocabulaire lié à la Pâque juive, en dehors de ce verbe ‘sacrifier’. Il y a le mot ‘agneau’ cité deux fois par Jean au début de son évangile : Jésus est l’agneau (ἀμνός) de Dieu. Or les agneaux sont les animaux sacrifiés selon Ex 29,38-41, un le matin, un le soir. C’est repris en Lev 14,10-25, dans le livre des Nombres, en Ézéchiel 46, etc. Il n’y a aucune mention de ce mot dans les synoptiques.

En Lc 24,42, l’adjectif ‘grillé’ est spécifique de la préparation de l’agneau de la Pâque en Ex 12,5-9, mais la Septante utilise dans ce passage un synonyme (ἀρήν) du mot utilisé par Jean. Ce mot (ἀρήν) est utilisé par Luc en 10,3 où Jésus dit aux disciples qu’il les envoie comme des ‘brebis’ (ou agneaux) au milieu des loups.

Si donc on lit une dimension sacrificielle à ce qui arrive à Jésus, elle sera aussi le propre de tous ses disciples. D’ailleurs à chacun d’emporter sa croix, qui serait l’autel du sacrifice.

Enfin le mot ‘autel’ (θυσιαστήριον) est présent dans les évangiles, notamment dans le discours sur la montagne (Matthieu 5) où, à nouveau, il est précisé que faire la paix avec son frère est plus important que de faire son offrande à l’autel. Il est présent en Mt 23 où Jésus fustige les comédies hypocrites faites par les pharisiens devant l’autel, et Luc mentionne le mot au sujet des Zacharie (ch1 et 11). Jean n’en parle pas, et cette absence me paraît être à corrélérer au fait qu’à la fin du récit de la Samaritaine, il n’y a plus de bon lieu pour se prosterner, sinon ‘en souffle et en vérité’ : Ce n’est plus une attitude extérieure, mais intérieure.

Conclusion

On ne peut pas dire que les évangiles fassent une part belle ni au sacrifice, ni à l'autel, alors qu'à l'inverse, ils prônent la compassion, la réconciliation avec le frère, la vérité reçue dans le souffle devant Dieu. Seul Jean identifie Jésus à l'animal de la Pâque. Ce lien n'est pas repris après le chapitre 1, comme s'il fallait les 20 chapitres suivants pour faire comprendre la manière très particulière de laquelle Jésus devient l'agneau à manger pour que nous soyons un avec lui. Et donc, comme le suggère Luc en 10,3, nous serons à notre tour agneaux au milieu des loups.

Enfin on peut noter que, pour les synoptiques, si on sacrifie des animaux, c'est pour faire la fête dans un beau rassemblement, voire pour des noces. Et que ce soit dans la parabole du père et des deux fils, ou dans celle des invités à la noce, la fête est gâchée par ceux qui refusent de s'y joindre. René Girard a parfaitement expliqué comment la finalité du sacré et du sacrificiel est de faire l'union par la coercition des obligations et des rituels, une union impossible toujours à refaire. Il montre comment le sacré et le sacrificiel sont le reflet de violences fondatrices contre des 'boucs émissaires'. L'Église a développé une théologie et une liturgie sacrificielles, mais est-ce pour le meilleur (la voie du Christ, agneau de Dieu) ou pour le pire (la prolongation de la violence) ? En tous cas, théologie et liturgie sacrificielles ne trouvent pratiquement pas d'appui dans les évangiles qui prennent beaucoup de distance avec les pratiques juives autour des autels. Et cette distanciation sera particulièrement nette quand, très vite, la circoncision et les observances alimentaires seront abandonnées par les premiers chrétiens.

2. Essai sur le sacrifice

Les lignes ci-dessous sont très influencées par ma lecture des ouvrages de René Girard que j'ai découvert au début des années 80 avec « Des choses cachées depuis la fondation du monde ».

Introduction

L'œuvre de René Girard a profondément changé notre regard sur les pratiques sacrificielles, destinées à canaliser la violence dans les groupes humains.

Or l'Église utilise un vocabulaire sacrificiel pour parler de la mort du Christ et pour l'eucharistie. Ce vocabulaire est-il pertinent ?

L'analyse du vocabulaire sacrificiel dans les évangiles montre qu'il en est pratiquement absent, et que les pratiques associées sont plutôt dénoncées qu'encouragées.

Alors l'Église aurait-elle fait fausse route en confondant ce qui a des traits communs avec un sacrifice et un réel sacrifice ?

Quels sont les enjeux ?

Commençons par reprendre des bases du travail de René Girard, que j'espère respecter.

Niveau 1 : Le meurtre fondateur

À l'origine, les mythes révèlent que la cohésion de tout groupe humain vient d'un meurtre fondateur. Un individu fait malgré lui l'unité contre lui et il est mis à mort. Il en résulte une unification du groupe du simple fait d'avoir été unanime à accuser l'individu et à procéder à sa mise à mort. Dès lors, le groupe qui se trouve soudain plus soudé qu'il ne l'a jamais été, est porté à diviniser l'individu dont la mort a eu de tels effets bénéfiques sur l'unité du groupe. Pour éviter la récurrence d'une telle violence, le groupe organisera des rituels de substitution, c'est le niveau 2. Au niveau 1, la qualité de l'individu qui sert de 'bouc émissaire' importe peu. C'est quelqu'un qui se sera distingué par son isolement ou des traits distinctifs : Différence, étrangeté, comportements, etc. C'est un bossu, un étranger, une 'sorcière'...

Le groupe se légitime à mettre à mort en forgeant contre le 'bouc émissaire' des accusations dont tout le monde se convainc du bien-fondé. Il est responsable de tous les maux.

René Girard a mis en évidence que les principaux mythes de l'humanité racontent de tels récits, racontés par des persécuteurs tout à fait convaincus de la justesse de leur jugement et de leur comportement. Ce sont donc des récits tronqués, à décoder.

Voici un exemple plus contemporain et plus simple (dont je me souviens d'un livre de RG) : Nous trouvons un texte du Moyen-Âge qui décrit comment des juifs ont empoisonné les rivières, répandant ainsi la peste. Convaincus de nuire gravement à la collectivité, ils sont mis à mort, et une fois l'épuration achevée, l'épidémie se calme. Quand nous lisons un tel texte, nous décodons immédiatement et sans besoin de la moindre analyse que :

- L'accusation est fautive, mais les accusateurs sont convaincus de son bien-fondé.
- L'élimination des juifs est vraie
- L'apaisement de la vie collective est vrai, au moins provisoirement

C'est dire à quel point nous connaissons par cœur et redoutons ce mécanisme victimaire.

Le comportement de groupes humains au niveau 1 est incessant, encore aujourd'hui, mais l'unification des groupes humains par ce procédé fonctionne de moins en moins bien pour plusieurs raisons :

- Cette manière d'agir est aussi racontée du point de vue des victimes, et des récits les innocentent. L'apparition de tels récits, par opposition aux récits dominants qui racontent les choses du point de vue des persécuteurs, est pour René Girard un phénomène tout à fait remarquable dans l'histoire de l'humanité, et particulièrement visible dans la Bible hébraïque.
- De plus en plus rapidement, quand un tel processus se met en place, s'élèvent des voix pour défendre les victimes. Toutefois ces voix prennent le risque de rentrer dans le collimateur des

persécuteurs. Ainsi dans l'Allemagne nazie, défendre ou protéger des juifs se faisait au péril de sa vie.

- La mise à mort peut être remplacée par des processus de rejet ou d'exclusion

On comprend aisément à cette lumière le reniement de Pierre, quand Jésus s'est fait lyncher. Alors que le processus d'élimination du seul Jésus, chargé de fautes, était commencé, Pierre aurait risqué sa vie à s'afficher pour lui. Il n'y était pas prêt. Seules des personnalités très solides peuvent éviter des comportements de meurtre ou de trahison quand le groupe d'appartenance commence une « chasse aux sorcières ». Ne pas adhérer à un groupe entré dans un processus victimaire, c'est prendre un risque vital. La plupart des gens feraient n'importe quoi pour prouver alors leur fidèle appartenance au groupe. Après coup, on est sidéré de ce dont les gens ont été capables, comme par exemples parmi une infinité d'autres, à la révolution française, au Rwanda ou dans l'Allemagne nazie.

Niveau 2 : Le religieux païen

Rappelons que tout groupe cherche à éteindre la violence interne qui est son plus grand danger. L'expérience d'être unis dans la désignation et l'élimination d'un bouc émissaire est fondatrice. Elle sera remplacée par des rituels destinés à unir le groupe. Va alors se mettre le religieux : La substitution de la victime humaine par d'autres types de victimes, principalement animales, la mise en place de rituels, la codification de la croyance aux dieux. Également va apparaître des castes de prêtres chargés d'exécuter les rituels, avec et pour l'ensemble du groupe. L'objectif est toujours d'obtenir la cohésion du groupe par un comportement collectif unanime identitaire.

Des sacrificateurs sont désignés. Ils obéissent à des rituels codifiés.

La violence est projetée sur des « dieux » dont la satisfaction apporte la paix. Ces dieux sont réels pour le groupe, c'est le système de croyances. Ils font peur.

L'unanimité étant l'objectif essentiel, le châtement de ceux qui ne se soumettent pas aux rituels est indispensable. Sa mise en place est également ritualisée (procès, jugement, exécution). Ce processus est une manière de revenir au niveau 1, mais d'une façon codifiée et ritualisée. La violence n'est plus 'barbare', elle est raffinée et se pare de justice.

Il y a une grande proximité entre les lois et les rituels. Ces derniers ont des particularités : ils doivent contraindre tous les membres du groupe à des comportements non naturels, codifiés, irrationnels pour obtenir de tous la soumission. Ils portent sur des gestes, l'alimentation, des mutilations (circoncision, excision...), les comportements sexuels, le rassemblement en certains lieux, l'expression de croyances, etc. Ceux dont c'est la charge de faire appliquer les lois et rituels acquièrent un pouvoir. Le pouvoir va de paire avec une soumission consentie.

Ainsi aux rassemblements nazis, la levée du bras droit poing fermé est requise. A la messe, on se lève pour l'évangile. Les musulmans font ramadan. Je mélange délibérément un exemple athée avec deux exemples religieux : Ils correspondent à des fonctionnements similaires.

Le groupe est généralement très sévère envers ceux qui ne correspondent pas aux lois, croyances et rituels. Que ce soient les homosexuels, les divorcés remariés, les caricaturistes qui se moquent de la divinité, ceux qui ne 'respectent' pas les contraintes alimentaires, etc. ils sont soumis à la peur de rétorsions terrifiantes et publiquement exécutées pour terrifier la population. Celui qui est torturé sur la place publique est un message pour tous. Le religieux fonctionne sur la peur.

Il y a donc très clairement, dans le religieux, le bien et le mal. Le bien, c'est le respect de toutes les codifications, le mal c'est l'inverse.

Le christianisme, on l'aura perçu, est essentiellement une religion païenne, et plus elle cherche à revenir à de stricts rituels, de strictes croyances, de strictes sanctions contre les déviants, plus elle a un caractère identitaire et plus elle est païenne.

La violence entre groupes identitaires, c'est la guerre. Guerres de religion, rivalités d'influence, convoitise de richesses...

L'échec des tentatives humaines à établir une religion commune conduit à une apocalypse car la violence ne trouve plus de moyens de régulation. René Girard l'a envisagé.

La sortie du religieux

Jésus a proposé un autre chemin : La sortie radicale de la violence, et donc la sortie radicale du religieux. Pour ce faire, il a infiltré de l'intérieur le système religieux, qui est le seul que les hommes soient capables de comprendre. Ses disciples et leurs successeurs n'ont pas évité de reformer après lui un nouveau système religieux qui, à ce titre, est à nouveau païen. Ce système porte en lui sa propre contradiction, il est intenable.

Toutes les sociétés, religieuses ou non, sont fondées sur la violence et s'organisent pour s'en protéger. 'L'homme est violent' est le postulat de base de toute organisation de la collectivité. Jésus a posé un autre postulat : L'homme est appelé à sortir radicalement de la violence, à vivre à un autre niveau qui s'appelle 'amour' (agapê en grec) et dès lors, il est animé par un souffle qui remplace en lui la nécessité d'être régulé par des rituels et par des lois. « Aime et fais ce que tu veux » en est une formulation. 'Aimer' n'est pas une loi, et c'est un bien curieux commandement, car concrètement, comment l'honorer ? Nous sommes contraints d'instant en instant de l'inventer en 'écoutant'. C'est tout le contraire des rituels qui décrivent très précisément quoi faire ou ne pas faire, quand, comment, etc. Jésus appelle donc chaque individu à entrer dans cette nouvelle logique, au risque d'être considéré comme dissident des systèmes politiques et religieux, et à ce titre persécuté.

Jésus, ne s'étant pas soumis au système religieux juif, a été considéré comme 'faisant le mal', et un mal absolu puisqu'il remettait en cause la relation à Dieu, au divin qu'il incarnait et qui était en lui-même. On constate dans les évangiles que Jésus considère que l'homme a en lui-même tout ce qu'il faut pour vivre selon l'agapê, à condition d'écouter la vie en soi et de 'croire', c'est à dire d'oser s'aventurer dans une nouvelle logique de vie : Arrêter de se soucier pour des richesses matérielles, la santé, etc. et, in fine, préférer être tué que de revenir au système fondé sur la violence. Le moteur essentiel de cette logique, c'est un souffle nouveau, l'Église dirait 'l'Esprit Saint'. Jésus est le plus grand révolutionnaire de tous les temps.

Alors mon propos va désormais être de montrer quel rapport Jésus a entretenu avec le fondement du religieux païen et la notion de sacrifice qui s'y rapporte.

Jésus est mort selon les niveaux 1 et 2

Dissident du système religieux juif, Jésus l'a directement menacé. Les autorités ne s'y sont pas trompées et dès le début, elles ont voulu l'éliminer. Elles ont alors convaincu l'autorité romaine que Jésus représentait aussi une menace pour elle. Cela a réuni, provisoirement, ces deux autorités, selon le schéma du bouc émissaire : L'union contre.

Les autorités juives ont considéré que c'était servir leur dieu que de mettre à mort Jésus.

Il convient de prendre ici la mesure de la totale incompatibilité qu'il y a entre le dieu juif au nom duquel Jésus a été mis à mort, et le 'père' de Jésus. On pourra se référer à ce sujet au passage de l'évangile de Jean au ch8 sur 'qui est le père de qui ?'. Or la chrétienté est revenue au dieu du système religieux juif, c'est évident, malgré des débuts audacieux comme l'abandon de la circoncision, l'abandon de contraintes alimentaires et l'absence de prêtres pendant quelques dizaines d'années, peut-être deux siècles à en lire Joseph Moingt.

Du point de vue des autorités juives, la mort de Jésus est un service de dieu, du point de vue de Jésus, sa mort est la pulvérisation de ce dieu-là au service d'une vie d'un autre ordre, d'une vie qu'il va manifester en reprenant l'âme et le souffle qu'il a lâchés sur la croix.

Il y a des visions chrétiennes de la mort de Jésus qui sont dans la droite ligne du point de vue des autorités juives. Par sa mort, Jésus contenterait un dieu au nom duquel il faut sacrifier. C'est le chant du Minuit Chrétiens ! C'est totalement païen. C'est opposé à l'évangile.

La stratégie de Jésus

Alors entrons maintenant dans la subtile stratégie de Jésus de s'être identifié à l'agneau du sacrifice juif, comme cheval de Troyes pour pulvériser le système politico-religieux. Il y faudra des tours et détours.

L'ancien testament est parcouru par deux grands courants : Celui que je vais appeler 'sacerdotal' qui prône des lois rigoureuses à respecter, circoncision, restrictions alimentaires, contraintes sexuelles, obligations religieuses (fêtes, offrandes, etc.), et celui que je vais appeler 'prophétique' qui parle à un autre niveau : Il dénonce la violence exercée contre des boucs émissaires, comme Joseph dans la Genèse ou bien d'autres figures, il énonce une relativisation de la loi, dont des évangélistes se sont fait écho, comme 'mieux vaut compassion que sacrifices', il envisage un autre niveau de vie que Dieu souhaite en ressuscitant des morts, en faisant voir des aveugles, etc.

Nous pouvons noter que l'Église a beau considérer la Bible comme entièrement inspirée, elle n'en lit jamais dans la liturgie de très nombreux passages issus du courant sacerdotal, car elle ne les observe plus du tout.

Ces deux courants se retrouvent dans les évangiles qui, sous cet angle, portent leurs contradictions. D'un côté il ne faudrait pas enlever un trait de la loi, de l'autre on entend que l'homme n'est pas fait pour le sabbat mais l'inverse, on entend que tout se résume finalement aux commandements de l'amour, celui de Dieu et celui du prochain, et que le seul commandement que Jésus laisse à ses disciples, est de s'aimer les uns les autres en étant un avec lui et avec le père.

Le courant sacerdotal, Jésus va s'y opposer très fermement, et cela lui vaudra d'être haï à mort.

Le courant prophétique, il va le porter à son accomplissement.

Néanmoins, il a été impossible de se débarrasser complètement du courant sacerdotal. Dans les Actes, on voit Pierre abolir la circoncision et lever des contraintes alimentaires, cela marque une rupture radicale avec le système religieux juif. Mais les disciples et leurs successeurs n'ont pas trouvé comment unir des groupes ou des communautés sans recourir au système de niveau 2, d'une manière ou d'une autre. Seuls des individus peuvent, depuis l'intérieur d'eux-mêmes et à leurs risques et périls, se libérer de ce système et vivre à un autre niveau, celui de Jésus qui énonce « je suis ». L'aveugle-né dans l'évangile de Jean au chapitre 9 en est un exemple type, et c'est un homme seul.

Alors comment Jésus s'y prend-il pour sortir faire du système religieux des individus vers l'accomplissement de l'homme en 'agapê' ?

Dans le système du meurtre fondateur, on a vu que l'élément essentiel qui rassemble le groupe, c'est la canalisation de sa violence sur un bouc émissaire. Dans le système religieux, un animal est substitué à la victime humaine. Jésus prend cette place là. Il la prend au niveau 1, en consentant à se faire lyncher, et il la prend au niveau 2 en se laissant accuser, charger de mille fautes pour être accusé, devenir ainsi 'péché' pour le système religieux, et le plus grand péché qui soit, celui de se faire égal à Dieu. Être victime d'une parodie de procès, cela n'est pas original.

L'échec total du système religieux a été de ne pas parvenir à convaincre Jésus lui-même de sa culpabilité. Car ce que nous constatons dans nos propres traumas (coups, incestes, dévalorisations, abus de toutes sortes, abandons, etc.), c'est que notre image de nous-mêmes est détruite, nous sommes convaincus d'être coupables et nous avons honte : Si cela nous est arrivé, nous sommes convaincus que nous le méritons pour une faute cachée et que nous en sommes coupables. Cette atteinte-là, qui pour nous est terriblement destructrice, Jésus ne l'a pas vécue.

La place qui, au tréfonds de notre inconscient, est la pire, celle du bouc émissaire rejeté de tous, haï, torturé, mis à mort, cette place que Pierre ne pouvait pas envisager de prendre et qu'il a évitée en reniant énergiquement, Jésus l'a prise. Il l'a prise et n'en a pas été détruit. Il nous a donc montré que nous pouvons la prendre à notre tour, sans peur d'y perdre la vie, celle qui s'appelle 'éternelle'. Il nous a montré qu'en restant ancrés dans « je suis », nous pouvons traverser la mort sans y rester. Il a désamorcé la pire peur, la pire terreur. Pierre va pouvoir, plus tard, y faire face. Jésus n'a aucunement été offensé par son reniement. Il le savait inévitable, il savait que Pierre n'oserait pas affronter la pire place humaine tant qu'il n'aurait pas vu Jésus l'avoir traversée. Jésus savait qu'il

devait passer le premier et que d'autres pourraient passer ensuite. C'est ce qu'il devait accomplir et qu'il a achevé.

Dans le dialogue entre Pierre et Jésus après la résurrection, nous ne lisons pas que Jésus pardonne à Pierre, ce n'est pas le sujet car il n'y a pas eu d'offense du côté de Jésus. Jésus cherche à amener Pierre au fondement de l'amour, et Pierre y vient difficilement, avec peine dit le texte. C'est établi sur ce socle qu'il pourra y amener d'autres, et traverser lui-même un lynchage.

Surmonter la terreur de se faire lyncher est indispensable pour entrer dans l'amour. Car le moment venu, cette terreur nous commande les pires comportements : Désertion, trahison, meurtre, fausses condamnations, mensonges, etc. Or cette terreur, nous l'avons vu, fonde le système religieux.

L'exemple du Rwanda m'a fasciné. Un matin un groupe armé vient dire : « Tu prends une machette et tu viens avec nous, ou on te découpe là maintenant, toi et les tiens ». Une heure après la personne un assassin. Ferions-nous mieux ? L'exemple de l'Allemagne nazie est du même ordre. Mais on a vu dans l'histoire des femmes et des hommes résister à la terreur, et ils ont forcé notre admiration...

L'épouvantable interprétation

Alors nous pouvons compter sur le système religieux pour récupérer la mort de Jésus en l'interprétant comme un élément qui le renforce. Cela n'a pas manqué !

Déjà dans ce système, il y a un dieu qui inspire la peur, qui exige de recevoir des sacrifices, qui exige la conformité à de très nombreuses exigences. Ce dieu vivace aurait exigé de Jésus une mort infâme pour s'y complaire et contrebalancer tous les péchés du monde...

On voit bien à qui profite une telle interprétation : à ceux qui veulent entretenir la peur de Dieu et consolider leur pouvoir sacerdotal.

Donc précisons bien : Jésus a pris la place de l'animal du sacrifice, la pire qui soit dans notre humanité, mais il n'a pas fait de sa mort un sacrifice à un dieu assoiffé de sang auquel il n'a jamais cru. C'est là la ligne de crête : Sa mort est comme un sacrifice, mais ce n'est pas un sacrifice : Le Dieu auquel il serait destiné est cloué à la croix avec lui.

L'eucharistie

Joseph Moingt, sj, a montré qu'aux deux premiers siècles, l'eucharistie a été vécue comme 'repas du Seigneur', à domicile et sans prêtre. C'est un certain Hippolyte qui en a fait un sacrifice offert à Dieu par l'évêque, ou par délégation, par des prêtres. La dimension horizontale du partage a été remplacée par une dimension verticale dans laquelle l'eucharistie s'est ancrée. Autant dire que le système religieux est revenu en force.

Il y a les obligations d'observance dominicale, les obligations rituelles pendant les célébrations, gestes, paroles, récitation, écoute avec assentiment... Dès le début, il faut courber la tête et se reconnaître pécheur coupable. Jamais il ne sera possible de sortir de la culpabilité régulièrement répétée, et cela renforce le système sacerdotal en entretenant un système de pardon des fautes qu'on ne trouve pas dans les évangiles eux-mêmes, s'ils sont bien traduits. Car les traductions liturgiques ont été établies pour entretenir le système... Les prêtres eux-mêmes sont astreints dans leurs gestes et dans leurs paroles, c'est tout un système de niveau 2.

Notons bien que la croyance que nous sommes fondamentalement pécheurs est essentielle au système religieux qui est fondé sur le postulat que l'homme est mauvais. Si l'homme se sent bien et n'éprouve plus de culpabilité, il sort du système. Alors lisons les évangiles bien traduits et demandons nous si Jésus entretient les gens dans la culpabilité, ou au contraire si il les en sort. Par opposition à Jésus qui côtoyait des femmes et des hommes méprisés, impurs, 'pécheurs', contagieux, avec des débordements sexuels, la clique sacerdotale a émis des conditions de pureté pour accéder à l'eucharistie. C'est exactement le système religieux des Pharisiens qu'on voit dans les évangiles et que Jésus combattait : Purifier, purifier, être parfait dans l'observation... Voie sans issue. Le système liturgique recherche la perfection de l'observance et traduit « soyez parfaits comme votre père céleste est parfait ». L'évangile en grec dit au futur « et vous serez achevés comme votre père céleste est achevé ». C'est bien différent.

Mais voilà qu'aujourd'hui tout s'effondre. La chrétienté n'est plus dominante, elle est de plus en plus détachée du système politique. Les abus du clergé sont étalés, on sait que des prêtres ont des comportements infiniment pires que ceux qu'ils ont exclus des assemblées, la laïcisation casse leur pouvoir.

Et donc l'eucharistie est aujourd'hui dans une totale contradiction, celle de porter le message de Jésus qui commande l'amour dans un système religieux qui assure de plus en plus mal sa fonction d'unir par la coercition. Le sens de l'eucharistie, la bonne manière de la vivre sont à redécouvrir, hors des églises et des autels. Il n'y a aucune raison pour laisser la mémoire de la fraction du pain emprisonnée dans un système clérical.

Pour clore

Face à cette situation, un retour aux évangiles authentiquement traduits et un éloignement du système religieux permet de retrouver la voie du Christ qui est Chemin, Vérité et Vie. Une voie qui fait sortir radicalement de la religion de la peur. Une voie qui fait sortir des comportements de groupe. Une voie pour vivre « je suis » comme l'aveugle-né qui fait face, seul, à tous ses détracteurs.